

Le général Jomini, sa vie et ses écrits [Ferdinand Lecomte] [suite et fin]

Autor(en): **Hüber-Saladin, J.**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **7 (1862)**

Heft 11

PDF erstellt am: **27.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

REVUE MILITAIRE

SUISSE

dirigée par F. LECOMTE, major fédéral.

N° 11

Lausanne, 9 Juin 1862.

VII^e Année

SOMMAIRE. — **Bibliographie.** *Le général Jomini, sa vie et ses écrits, par Ferd. Lecomte* (suite et fin). — **Nécrologie.** *Colonel Luvini. Lieutenant Murnier.* — **Nouvelles et chronique.**

BIBLIOGRAPHIE (¹).

(Suite et fin.)

LE GÉNÉRAL JOMINI, SA VIE ET SES ÉCRITS, esquisse biographique et stratégique, par Ferdinand LECOMTE, major fédéral. — 1 vol. in-8° de 430 pages, orné du portrait du général; avec un atlas in-folio, comprenant les légendes et les plans des batailles d'Ulm, de la Berezina, de Bautzen, de Dresde, de Culm et de Leipsig, plus un croquis de l'Allemagne pour l'intelligence du plan de campagne de 1813.

» Ne pouvant se résigner à cette déchéance, après trois années de fonctions supérieures, il fait de vains efforts pour obtenir du prince de Neuchâtel, nommé colonel général des Suisses, le commandement d'une des brigades de cette nation qu'on devait former; il va jusqu'à lui dédier une seconde édition de son *Traité des grandes opérations*; rien ne peut agir sur l'esprit irascible du prince. C'est en présence d'un pareil adversaire, au plus fort de ses dégoûts, ulcéré par ce dernier passe-droit et désespérant de sa carrière française, qu'il crut pouvoir, en pleine paix, accepter les offres de l'empereur de Russie, alors allié de la France. Il se rend en Suisse d'où il envoie sa démission que Berthier lui avait offerte à la suite d'une audience orageuse. La réponse de Paris est un ordre d'y revenir dans les vingt-quatre heures et de se présenter au ministre de la guerre; il persiste auprès du général Clarke, en faisant valoir sa qualité d'étranger; on le menace de Vincennes. Peu après l'empereur Napoléon le nomme général de brigade et, presque au même moment, arrivait à Paris, après avoir été le chercher en Suisse, sa nomination de général attaché à la personne de l'empereur Alexandre.

» Dans cette difficile situation, il ne lui est pas permis d'hésiter. Il fait loyalement la campagne de 1812, au début de laquelle il sollicite, pour ménager son étrange et faussée position, le poste pacifique de gouverneur de Vilna. De là il va remplacer le général Barbanègre à Smolensk.

(¹) Extrait du *Spectateur militaire*, de Paris.

» La retraite de Moscou lui rend le cœur français, en même temps qu'elle lui fournit l'occasion de nouveaux services, entre autres celui de signaler la marche de Tshichagoff et de l'armée russe de Turquie sur Borisof. Il écrit de Toloczin à l'Empereur et lui transmet d'utiles renseignements sur la direction la plus convenable à donner pour le passage de la Bérésina. Napoléon le fait venir à Bobr, reconnaît la justesse de ses appréciations et l'envoie, avec le général Eblé, au maréchal Oudinot pour le seconder dans sa périlleuse opération. Après la terrible nuit de la construction des ponts, dévoré par une fièvre ardente, mourant d'une fluxion de poitrine, il est traîné dans la Bérésina par une masse de fuyards et n'est sauvé, sur la route du désastre, que par un miracle d'énergie. Avec les débris de l'armée, il arrive à Vilna, puis à Dantzig où il reçoit l'ordre honorable et tout exceptionnel de rejoindre l'Empereur à Paris. Un état désespéré l'y retint au lit plusieurs mois.

» Le printemps ayant ramené les opérations militaires sur l'Elbe, le convalescent rejoint à Lutzen pour y reprendre les fonctions de chef d'état-major du maréchal Ney et remplacer le général Gouré tué la veille.

» Le commandement du maréchal s'étendait sur dix divisions, outre le corps de Bellune, environ 90,000 hommes. Il devait d'abord rester, avec le 3^e corps, sur la grande route de Luckau à Luben et détacher seulement Lauriston de sa droite pour renforcer l'armée vers Bautzen. Mais bientôt arrive l'ordre d'appuyer le mouvement de Bellune et de Reynier sur Dahme. Jomini observe qu'une marche excentrique vers Berlin serait contraire au système ordinaire de l'Empereur, et qu'à Bautzen est le seul point décisif de la campagne. Le maréchal croit devoir prescrire l'ordre reçu. Alors Jomini, au lieu de signer cet ordre, selon l'usage, au nom du maréchal, fait rédiger par Koch, son aide de camp, les lettres aux généraux de division que le maréchal signera lui-même, déclarant qu'il n'attachera pas son nom à une opération contraire à tous les principes qu'il a proclamés. Le maréchal convaincu ne voulut pas signer non plus ; son corps d'armée au lieu de s'étendre vers le nord, se rabattit dès le lendemain au sud sur Hoyerswerda. On a prétendu que l'Empereur n'avait prescrit à Ney qu'une démonstration sur Dahme, avec l'ordre secret de se rapprocher ensuite de lui. Cela est possible et même probable ; mais les nombreux partisans ennemis auront sans doute arrêté l'ordre, car il n'arriva pas. La résistance de Jomini n'en fait pas moins d'honneur à sa fermeté et à la sagacité de son jugement stratégique

» Nous citons ce trait du récalcitrant chef d'état-major sans discuter les résultats. Quoi qu'il en soit, les deux fractions de la Grande Armée se trouvèrent à peu près réunies le 20 mai, au soir, en face de celle des Alliés : le lendemain allait se livrer la grande bataille qui semblait devoir décider de la guerre et réparer les désastres de Moscou.

» Jomini avait avec lui un plan de la bataille de Hochkirch perdue par Frédéric sur le même terrain. Appréciant toute l'importance d'Hochkirch, il propose au bouillant maréchal d'y diriger toutes ses forces disponibles. Mais Ney, qui déjà se trouvait sur les hauteurs de Glein avant l'heure indiquée, craint d'engager l'affaire trop tôt comme cela lui était arrivé à Iéna. Le chef d'état-major interprète les intentions probables de l'Empereur avec sa lucidité ordinaire. Enfin le canon

de Ney annonce que le moment de frapper est venu. La victoire est assurée ; mais elle eût été plus complète sur l'aile droite et particulièrement sur Blücher, si le conseil de Jomini avait été écouté. Le maréchal n'en fut pas moins le héros de cette journée de Bautzen ; il tient compte noblement à son chef d'état-major, même des conseils qu'il n'a pas suivis⁽¹⁾ ; dans son rapport à l'Empereur, il signale les services rendus par Jomini et demande pour lui, en tête du tableau d'avancement, le grade de général de division.

» Qui le croirait ? Non-seulement les noms de Jomini et de Koch furent rayés du tableau, mais cette injustice est préparée, devancée, par un sanglant outrage ; le chef d'état-major est mis aux arrêts et à l'ordre du jour de l'armée *comme un général remplissant mal ses fonctions* et, par exception, c'est un courrier de cabinet qui apporte l'insulte aux frais de l'insulté. Et quel crime avait mérité un affront sans exemple dans l'armée depuis la suspension du général Valette à Castiglione ? Un retard dans l'état de situation détaillé, forcément remplacé par un état sommaire, le chef d'état-major n'ayant pas reçu à temps le rapport de la division Souham entièrement composée de régiments provisoires. Le rapport complet arrivait du reste au prince de Neufchâtel quelques heures après le départ de son courrier. Il est facile de se figurer les sentiments et l'irritation de l'homme de cœur, de l'écrivain déjà célèbre, du général qui a la conscience des services rendus et de ceux qu'à l'âge de trente-quatre ans il peut rendre encore, en se voyant traité de la sorte pour ce qui n'était même pas une infraction aux devoirs du service les plus secondaires. Cette chute explique comment il se releva exaspéré au pied de la roche Tarpéienne ; eût-il exagéré la tache faite à son honneur militaire et à sa réputation, le parti violent qu'il prit sous le coup de foudre dit assez que dans l'affront il ne vit qu'un prétexte. Français, il se fût retiré dans la vie privée ; étranger, il n'hésita pas à profiter de l'armistice pour aller prendre possession de la position qu'il était certain de trouver auprès de l'empereur Alexandre. La vocation irrésistible dut aussi avoir sa part, dans l'entraînement de l'honneur et de l'amour-propre blessés. L'artiste en batailles allait apprendre comment on se préparait de l'autre côté à passer le Rubicon, et juger ce que l'école de la défaite avait enseigné pour celle de la victoire.

» Comme nous l'avons dit, Jomini ne put pas communiquer aux Alliés un plan de campagne qui lui était inconnu ; en voici la preuve évidente. Le plan primitif de Napoléon paraît avoir été d'abord de se jeter sur Bernadotte et Berlin, tandis que Jomini, en arrivant auprès de l'empereur Alexandre, était convaincu que Napoléon chercherait au contraire à se jeter par la Bohême, sur les communications des Alliés pour les refouler sur la mer du Nord, comme il l'avait fait à Iéna, opération beaucoup plus conforme aux principes. C'était même la seule chance de sortir victorieux de cette lutte gigantesque avec l'Europe.

» A la table des souverains, il refuse au roi de Prusse de faire connaître la force du corps du maréchal Ney, ce qui lui valut la haute approbation du géné-

⁽¹⁾ A Bautzen, Jomini avait indiqué au maréchal Ney le véritable point où il devait marcher. Thiers, *Histoire du Consulat et de l'empire*, Tome XVI, page 276.

reux Alexandre. Un général, envoyé par le prince Schwartzenberg, pour d'autres renseignements, ne fut pas plus heureux et ne put rien obtenir.

» Nous renvoyons à l'ouvrage de M. le major Lecomte, pour les événements militaires qui se rapportent à cette seconde phase de la carrière du général. Tout homme impartial appréciera les devoirs qui lui étaient imposés par cette nouvelle position. Autant il avait montré de dévouement à la France sur tant de champs de bataille, autant il en devait au monarque qui l'avait si bien accueilli. Son honneur et sa réputation stratégique y étaient également intéressés. Fortifié par l'expérience des immortelles campagnes de 1805 à 1813, appelé désormais à siéger dans les conseils des souverains alliés, il s'y retrouve, avec la même fermeté et la même franchise, dans l'inexorable opposition qu'il apporte à toute opération contraire aux principes et à l'intérêt de l'armée qu'il sert. Hélas ! les illusions qu'il a pu se faire sur les chances d'un brillant avenir sont bien vite dissipées ; il va se trouver aux prises avec de puissants amours-propres froissés, exposé aux mêmes dégoûts, dans ce milieu de capacités spéciales, de mérites estimables très réels, d'intelligences disciplinées et de médiocrités utiles, qui forme généralement les grands rouages des armées, comme ceux de la politique, entre les supériorités qui dirigent et les subalternes qui obéissent. La bienveillance personnelle d'Alexandre pouvait encore moins le défendre que celle de Napoléon contre le mauvais vouloir des états-majors alliés ; car elle ne pouvait être fondée sur la même analogie de principes et de jugements stratégiques. On ne lira pas, sans émotion, dans la biographie du général, le récit des tribulations auxquelles l'aide de camp d'Alexandre fut exposé, malgré les services rendus dès le premier jour ; l'âpreté du frondeur devait naturellement prendre les proportions des fautes qu'il voyait commettre dans les contrefaçons de la grande école.

» Il était sorti de la conférence de Trachenberg un plan qui, en apparence, ne manquait ni d'habileté, ni de grandeur, pour prendre Napoléon à revers et le forcer à regagner le Rhin. Mais ce plan péchait par sa base. Jomini fit remarquer que leur adversaire, tenant avec plus de 500 mille hommes une zone d'opérations centrale, avec d'immenses forteresses et toutes les têtes de ponts sur l'Elbe, il était plus près de renouveler en grand ses belles opérations d'Ulm et d'Iéna, que de se laisser tourner et forcer dans les plaines de Leipzig. Alexandre lui répond par les principes puisés dans ses propres écrits ; Jomini prouve qu'ils ont été mal compris ; il est enfin écouté : le plan de campagne est modifié. C'était certes là un conseil qui méritait toute la reconnaissance des Alliés, et ce début ne lui suscite que des envieux et autant d'ennemis.

» M. Thiers, qui raconte dans son XVI^e volume l'arrivée du général Jomini au camp des coalisés, reconnaît les services qu'il avait rendus à Ulm, à la Bérésina, à Bautzen, et regrette, en expliquant les motifs de sa défection, qu'il n'ait pas sacrifié des griefs, même fondés, à une vieille confraternité d'armes. « Jomini, » dit-il, d'un jugement aussi sûr qu'élevé, parlait haut, avec la chaleur d'un » esprit ardent et convaincu, déplaisait aux généraux alliés en vantant Napoléon » et les Français, qu'il était presque fâché d'avoir quittés, et censurait sans ménagements les projets militaires formés à Trachenberg. »

» L'illustre historien, dont l'esprit clair et pénétrant est doué d'une si rare intelligence stratégique, reconnaît la sûreté du jugement de Jomini, aussi bien au conseil d'attaquer Dresde le 25, avant l'arrivée de Napoléon, qu'à celui de replier le 26 au soir, l'armée alliée sur les hauteurs de Dippoldswalde quand l'attaque perdait toutes ses chances de succès. Le roi de Prusse surtout, par un sentiment plus chevaleresque que militaire, ne s'était pas facilement résigné à voir ses Prussiens refuser la bataille, et Jomini dut combattre vivement sa résistance, avant qu'on eût pris le parti d'expédier enfin le contre-ordre d'attaque qui, comme on le sait, ne fut pas transmis, soit par le fait de la mésintelligence des états-majors russes et autrichiens, soit par oubli réel ou volontaire. Les ennemis du nouveau conseiller des souverains, qui lui reprochèrent son conseil d'attaque du 25, devaient être confondus par le témoignage que Napoléon, lui-même, et le maréchal Saint-Cyr, donnèrent plus tard, que Dresde, le 25, n'eût pas tenu quatre heures, et que les événements du 26 et du 27 provinrent précisément de ce qu'on ne fit pas le 25 ce que Jomini avait proposé.

» Après la nouvelle de la défaite totale de l'aile gauche autrichienne, Jomini, sans récriminer, reproduit son projet de marche sur Dippoldswalde, et l'appuie des puissants arguments fournis par l'urgence de la situation. Les souverains sont indécis. Le prince de Schwartzenberg déclare que l'armée autrichienne, dénuée de tout, exige qu'on rentre en Bohême; l'étrange ordre de retraite jusque derrière l'Eger est adopté. *Quand on fait la guerre de cette façon*, s'écrie l'ancien chef d'état-major de Ney, en pleine conférence, *il vaut mieux s'aller coucher*, et, pris à part par lord Cathcart, qui lui conseille de ménager ses expressions, il ajoute : « Que voulez-vous, quand il y va du sort de l'Europe, de l'honneur de trois grands souverains et de ma propre réputation militaire, il est permis de ne pas peser toutes ses expressions ! »

» Il y aurait trop à dire sur les suites de la bataille de Dresde pour aborder, avec les opérations militaires, le rôle important qu'a joué le général Jomini dans les événements qui précédèrent la bataille de Leipzig. Dès le 16, il démontre à l'empereur Alexandre les dangers du plan adopté par l'état-major autrichien et le fait modifier. Lorsqu'il voit Schwartzenberg s'engager au défilé de Connevtz, il dit aux officiers russes qui l'entouraient, assez haut pour être entendu du prince : « Vous allez voir comment on perd une bataille, quand un général en chef se met avec la moitié de son armée au fond d'un sac, d'où il ne peut sortir, tandis qu'on écrase l'autre moitié. » Il eut une grande part aux circonstances qui réparèrent cette faute et préparèrent la journée décisive du 18 octobre.

» L'indépendance de l'Allemagne étant assurée, l'ancien général au service de la France, demande à l'empereur Alexandre de ne pas suivre les Alliés au delà du Rhin. Si plus tard il se rend à Francfort, au quartier-général russe, c'est pour y plaider la cause de son pays, de la Suisse, auprès d'un puissant protecteur. L'accusation d'avoir poussé les Alliés à la violation de la neutralité helvétique est d'autant plus absurde que Jomini, comme Vaudois, appartenait au parti le plus opposé au parti bernois qui avait appelé les Autrichiens, et qu'il avait été envoyé au prince de Metternich, expressément, pour faire prévaloir le respect du terri-

toire helvétique. L'empereur Alexandre eut la main forcée dans cette occasion, personne ne l'ignore, par le prince de Schwartzenberg et le cabinet de Vienne. C'est le cas de remarquer que Jomini, dans ses services à l'étranger, y réunit la double satisfaction de sa vocation militaire et de son patriotisme. La France avait émancipé le canton de Vaud en 1798 ; l'empereur Alexandre fit sanctionner son indépendance en 1814. L'écrivain militaire, comme l'aide de camp d'Alexandre, saisit toutes les occasions qui se sont offertes, au congrès de Vienne ou ailleurs, d'appuyer les bases de la neutralité helvétique sur les hautes considérations stratégiques qui assignent à cette neutralité son rôle européen, entre les vallées du Rhin, du Danube et du Pô, clefs des grands théâtres de la guerre.

Dans le monde nouveau où il a été jeté par l'affront après Bautzen, il reste fidèle à ses affections comme à ses admirations ; il prend la défense du maréchal Ney en 1815, au risque de compromettre sa position personnelle. Il publie, de 1818 à 1822, sa grande *Histoire critique et militaire des guerres de la Révolution française*, 15 volumes, dont l'introduction révèle, non-seulement le grand straté- giste, mais aussi l'homme politique. *La Vie politique et militaire de Napoléon racontée par lui-même*, qui parut en 1827, est à la fois un acte de courage politique et un hommage rendu au génie malheureux. Cette histoire de la pensée intime du grand homme était une tentative audacieuse. Il fallait, pour l'entre- prendre, une singulière confiance dans l'étrange incarnation morale dont la péné- tration lui livrait le secret de l'Empereur sur les questions qu'il s'était appropriées par l'étude et la pratique.

Au congrès de Vérone, il condamne l'esprit réactionnaire de l'expédition d'Es- pagne. En 1828, il rend des services notables à l'empereur Nicolas à Varna ; en 1850 paraît le *Tableau analytique*, enfin en 1857 il donne le *Précis de l'art de la guerre*, ouvrage devenu classique, dont les appendices ont été suivis de plusieurs publications importantes ou de circonstance ; partout on y retrouve l'homme chez lequel l'ardeur scientifique ne s'éteindra qu'avec la vie. Toujours à la hauteur de l'art et de la science, en maintenant la fixité de ses principes, il marche avec le siècle et ne repousse que la part exagérée que l'on fait aux innovations.

» La brochure de 1856, sur la *Formation des troupes pour le combat*, réduit à sa juste valeur l'influence que le perfectionnement actuel des armes à feu doit exercer sur la tactique et l'art de la guerre en général (4). Résolue pour la marine et les sièges, cette question à l'ordre du jour a reçu, dans la guerre d'Italie, pour l'emploi des armes rayées en campagne, une quasi-solution qui justifie les prévi- sions du général Jomini.

» Les guerres d'Afrique, du Caucase et l'expédition d'Orient, ainsi qu'anté- rieurement les guerres d'Espagne, de Turquie et la campagne de 1849 terminée par la bataille de Novare, avaient eu leurs caractères particuliers. La guerre d'Italie de 1859 est le premier exemple d'une guerre stratégique depuis 1815. Cette campagne, sur un des plus vieux et des plus inévitables théâtres des guerres

(4) Voir la réponse de M. le commandant Bonneau du Martray et la réplique du général Jomini, le général Renard, le capitaine Van de Velde, Ponitz, Rustow, le colonel d'Azémar.

européennes, s'ouvrait dans les conditions émouvantes de l'inconnu. On s'attendait assez généralement à l'on ne savait trop quelles nouveautés imprévues, préparées par les polémiques militaires et certaine vanité du siècle à se croire novateur en toutes choses. Les chemins de fer, les armes rayées, le télégraphe, devaient tout modifier, transformer : les combinaisons stratégiques, les formations tactiques, la logistique, l'administration. Et l'expérience faite, on a vu que, si les chemins de fer ont apporté de notables modifications dans la mobilité des armées, que s'ils aident à la concentration et donnent la faculté de déformer les surfaces, ils n'ont rien changé, jusqu'à présent du moins, et dans leurs conditions générales actuelles, aux principes de la stratégie et à ses anciennes combinaisons.

» Les armes rayées et leur effet sur les formations tactiques sembleraient même avoir amené des résultats contraires à ceux qu'on prévoyait. La formation sur deux rangs de l'armée française, concession faite à *l'ordre mince*, n'a pas empêché *l'ordre profond*, *l'ordre français*, comme l'appelle Ménil-Durant, de prévaloir. Les colonnes étaient formées ordinairement par bataillons sur front d'une compagnie ou peloton ; les brigades figuraient ainsi une ligne à intervalles facilement maniable, fournissant un grand nombre de feux et permettant de lancer des attaques décisives. Si cette mobilité offre quelque nouveauté par l'école africaine, surtout et seulement dans ce qu'elle pourrait avoir d'excessif, la formation en colonne par division, compagnie ou peloton, était déjà recommandée par Jomini en 1807 ; elle a été employée dans toutes les guerres de l'Empire et se trouve aujourd'hui dans toutes les ordonnances.

» Les règlements de 1851-55, qui remplacent dans l'armée autrichienne ceux qui furent élaborés par l'archiduc Charles, ont donné à cette armée une incontestable supériorité manœuvrière et l'illusion aussi d'une supériorité relative sur le champ de bataille. L'exagération des unités et subdivisions tactiques a provoqué dans cette armée, depuis 1859, d'importantes modifications à un point de vue plus général que celui des effets des armes nouvelles. La formation sur deux rangs vient d'y être définitivement adoptée. Les armes à longue portée ayant assuré le tir d'une infanterie qui a surtout combattu en position, en défensive, les officiers français ont payé un large et héroïque tribut à l'innovation.

» En attendant d'autres épreuves, il est curieux de constater par les tableaux de Kausler, qu'à l'exception de Rosbaach, de toutes les grandes batailles, depuis Hochstedt, celle de Solférino a été la moins meurtrière. Les fusils rayés devaient naturellement donner une nouvelle importance au rôle des tirailleurs ; la question des carrés et d'autres modifications dans les manœuvres sont à l'étude : en somme, des projets de réformes, pas de révolution.

» L'artillerie rayée, dont l'armée française était seule pourvue, laisse encore la question indécise à plusieurs points de vue et particulièrement pour ce qui concerne l'avenir de la cavalerie. On entrevoit des pertes plus grandes parmi les réserves, les troupes inactives et celles en retraite, ce qui confirme simplement la règle de l'offensive prise le plus souvent possible et celle de laisser fort peu de troupes inactives, règles de tous les temps et surtout consacrées depuis Frédéric et Napoléon. La logistique a profité des chemins de fer et des na-

vires à vapeur, ainsi que l'administration, pour faciliter les transports de toutes natures. Le télégraphe a aussi sa part d'incontestables services, dans ces diverses applications du progrès industriel aux guerres actuelles.

» Les prévisions de Jomini se trouvent donc justifiées par cette campagne qui donne d'ailleurs une éclatante confirmation à la solidité de ses principes. Qu'on relise ses écrits et particulièrement certains chapitres du *Précis*, et l'on verra l'influence de l'application ou de l'oubli de ses préceptes, sur les succès et les revers de 1859.

» Au début d'une campagne, les généraux éclairés sont généralement de l'école du dernier grand capitaine. Le jeune vainqueur de Montenotte et d'Arcole était de l'école du vainqueur de Mollwitz et de Liegnitz. En 1859, Napoléon III était de l'école de Napoléon I^{er}, et si les généraux autrichiens n'ont pas tiré tout le parti nécessaire des grands enseignements, on ne saurait en conclure que tous les ont méconnus ou dédaignés. Mais, si les principes sont demeurés les mêmes avec quelques facilités matérielles de plus, en 1859, comme en 1796, le succès des armes françaises a tenu aux conditions sans lesquelles les principes sont lettre morte. Dans le cadre invariable de ces principes, l'organisation militaire, les institutions politiques, le génie des races, l'âme nationale, sont la force ou la faiblesse, l'inertie ou l'inspiration du drame passionné qui n'obéit à aucun programme tracé d'avance. Les effets de la centralisation, contestés en politique, brillent dans l'armée française de tout leur éclat; aguerrie aux campagnes d'Afrique et de Crimée, préparée par les fortes études de ses écoles, elle réunissait la pratique et la théorie dans les conditions les plus favorables. La haute prépondérance du commandement y trouvait à la fois l'action, l'élan des masses, et dans l'uniformité de l'enseignement, répandu des plus hauts grades aux grades inférieurs, l'intelligence militaire qui donne aux ordres du chef suprême comme la puissance et l'instantanéité de la circulation électrique.

» La biographie du général Jomini montre l'importance pour les grands commandements, non-seulement de l'interprétation réfléchie des ordres, mais encore de l'interprétation de la pensée dirigeante dans les moments décisifs: le maréchal de Mac-Mahon à Magenta en fournit une preuve nouvelle.

» Le premier ordre du jour de Napoléon III à l'ouverture de la campagne, les habiles mouvements, du 20 mai au 4 juin, pour porter ses principaux efforts sur la droite du front stratégique des Autrichiens; enfin l'attaque sur le centre à Solférino, furent, par l'impulsion donnée aux troupes, ainsi que par les mouvements stratégiques et tactiques, l'application des vrais principes. Napoléon I^{er} n'eût pas agi autrement; on y reconnaît l'école à laquelle Jomini a l'honneur d'avoir attaché son nom; tant il est vrai que l'application de ces règles, secondée par la clarté du bon sens et l'inspiration instantanée, est le gage assuré de la victoire. L'étude de l'histoire militaire prépare les esprits à de pareils succès, mais ne les enseigne à personne.

» L'armée autrichienne a bravement combattu, elle a noblement sauvé son honneur militaire. L'obscurité qui plane, dès le début, sur le but de l'initiative du feldzeugmestre Giulay, et celle qui entoure du même mystère, jusqu'à la paix de

Villafranca, les influences politiques et le rôle des directions supérieures ; cette obscurité, si elle embarrasse la critique, lui permet, d'autant plus librement, comme étude européenne de l'art de la guerre, l'appréciation toujours instructive de ce qui c'est montré au grand jour.

» Parmi les causes d'infériorité, il faut tenir compte des conséquences de ce qui constitue, pour la monarchie autrichienne, l'inverse d'une centralisation, par les diversités d'intérêts, de langues et de races, et aussi, l'influence inévitable des institutions traditionnelles sur l'organisation d'une armée dont l'esprit résistait aux idées du siècle et ne marchait pas avec lui. Si l'esprit français ne respecte pas assez le règlement et la formule, l'esprit allemand en fait l'arche sainte et s'y soumet trop. La solidité germanique a été surprise par l'impétuosité française et la furie de la baïonnette. L'artillerie autrichienne n'avait pas un seul canon rayé et comptait trop de pièces d'un faible calibre. L'avantage d'une belle et nombreuse cavalerie a été neutralisé par la nature du terrain et d'autres causes. L'armée sarde et son Roi-soldat ont pris l'allure française et quelque chose de la fougue zouave. Par ces contrastes et d'autres encore, s'explique déjà l'action éminemment positive d'un côté, et de l'autre son caractère négatif. Le bonheur des contraires et l'art de s'en servir sont la science même de la guerre.

» Napoléon I^{er} prétendait qu'il fallait changer la tactique tous les dix ans. Il entendait par là l'initiative imprévue qui s'inspire, après avoir étudié les effets de la marche du temps, de ce qu'elle a produit, dans le sillon ou l'ornière, chez les peuples dont les armées sont en présence. Mais, si la foi dans le progrès est un titre au droit de vaincre par l'inconnu, il est à remarquer que ce qui était vrai au commencement du siècle l'est moins depuis que la pensée fait le tour de l'Europe en quelques heures ; l'isolement, en toutes choses, est de plus en plus difficile, et la discussion générale est ouverte sur les modifications théoriques et les conquêtes de l'art ou de la science. Les premiers ordres du jour de l'Empereur Napoléon III, en Italie, étaient des prescriptions prévoyantes et judicieuses ; il rappelle aux soldats, avec les glorieux souvenirs italiens de la République et du Consulat, que la baïonnette a toujours été l'arme terrible de l'armée française. Dès les premières rencontres, les traits saillants de chaque caractère national, se retrouvent dans les deux camps. Mais les aptitudes de guerre des Français, maintenues et développées par quarante années d'activité progressive, leur donnent l'incomparable entraînement qui manquait à l'armée autrichienne. Lancer droit devant eux, à l'attaque de positions ennemies, des bataillons formés aux guerres d'Afrique, électrisés par de récentes victoires, était l'à-propos de la situation ; et, comme le but de la guerre est en définitive le succès, le chemin le plus droit pour l'atteindre, par la simplicité de l'imprévu, sera toujours le meilleur. Tandis qu'on discutait scientifiquement ailleurs les divers systèmes et jusqu'à la possibilité de l'innovation, la nouvelle artillerie française roulait dans les plaines de l'Italie, empruntant à l'inconnu ce que l'imagination ajoutait aux réalités de ses effets.

» Une campagne terminée est comme un livre publié abandonné à la critique du premier venu. La stratégie posthume, la stratégie de plume, sont choses faciles ; il en est autrement de la stratégie pratique, une des plus grandes et des plus dif-

ficiles applications de l'intelligence humaine. Aussi nos réflexions sur la campagne d'Italie sont-elles bien moins des appréciations personnelles, qu'un hommage rendu aux principes du général Jomini et à l'autorité de leur critique. L'espace du reste ne nous permet que peu de mots.

» La guerre, dont l'Autriche a pris l'initiative en 1859, avait tous les caractères de celles que Jomini nomme : guerre *défensive offensive*. Les conditions d'une pareille guerre sont l'habileté à déjouer l'imprévu et l'art de savoir ressaisir à propos l'initiative. En présence d'une armée aussi entreprenante que l'armée française, les plans les plus savants faits d'avance réussissent difficilement. L'idée fixe du général en chef autrichien de n'être attaqué que sur la ligne du Pô n'était pas plus heureuse que celle de supposer d'avance que telle position serait l'objectif de l'ennemi. L'imprévu n'a pas été déjoué et les initiatives ont été impuissantes. Deux fautes contre les principes élémentaires ont ouvert et clos cette campagne de soixante-onze jours. L'invasion du Piémont, dont le but stratégique devait être de s'opposer à la jonction des Alliés, ne s'est inspirée, sur le même terrain, d'aucun des hardis exemples du prince Eugène, de Maillebois, ne Souwaroff ou de la campagne de 1800. Sans parler des circonstances mystérieuses qui ont favorisé le très audacieux mouvement tournant sur Novare, sans discuter l'opportunité du volte-face en avant du Mincio, la disposition des forces autrichiennes en deux armées était par elle-même une formation vicieuse. Depuis longtemps Jomini avait condamné les formations dont le centre serait un vide et un intervalle qui constituerait un point faible, précisément là où une ligne de bataille doit être la plus forte. Il avait également proclamé cette grande vérité : que ce ne sont pas les masses présentes qui gagnent les batailles, mais les masses agissantes, vérité dont l'aile gauche des Autrichiens à Solférimo ne sut pas apprécier toute la valeur.

» Les raisons données par la version autrichienne, pour justifier le retour offensif entre le Mincio et la Chiese, s'appuient, nous le savons, sur la haute autorité du feld-maréchal Hesse. Cette même version considère la bataille de Solférimo, du côté autrichien, comme une bataille livrée par deux grands échelons, et n'attribue l'insuccès qu'à des raisons tactiques ; elle n'admet pas que le centre de l'armée autrichienne ait été percé. Les raisons tactiques avouées et le fait accompli suffisent pour témoigner que l'empereur Napoléon s'est montré aussi tacticien à Solférimo qu'il avait été stratège à Magenta.

» Ces deux batailles offrent la démonstration la plus claire du rôle supérieur de la stratégie ; c'est elle qui assure aux Alliés, à Magenta, la conquête de la Lombardie, en leur donnant une base solide pour opérer celle de la Vénétie. Solférimo, aux portes du quadrilatère, n'eût été qu'un magnifique épisode, sans la paix de Villafranca qui en a fait le dernier acte et le dénouement du drame militaire.

» Le grand critique de Sainte-Hélène, qui savait mieux que personne les difficultés de la guerre, recommande une grande réserve dans les jugements portés sur les effets dont les causes sont souvent aussi imprévues qu'inconnues. La belle résistance de l'armée autrichienne et le courage héroïque qu'elle a montré sur tous les points, permettent de se demander ce qu'elle eût fait sous les ordres d'un

archiduc Charles, et ce qu'elle fera après avoir accompli, dans un esprit nouveau, les réformes réclamées par ses chefs les plus distingués.

» Le génie seul prévoit tout ou presque tout, et lorsque Frédéric disait qu'au premier coup de canon d'une bataille il se recommandait à *Notre-Dame du hasard*, le roi voltairien se moquait de ceux qui ne savaient pas comprendre ses habiles conceptions, comme il s'est moqué des mandarins du règlement et des tacticiens d'esplanades. Aujourd'hui la haute instruction est généralement répandue et l'on ne retrouverait dans aucune armée le général qui, pour imiter à Iéna le fameux ordre oblique de Leuthen, commandait à ses troupes un *Rechte Schulter vor*, un *Épaule droite en avant!*

» Mais une prévision facile, indispensable, est celle qui prépare, non-seulement l'organisation matérielle, mais aussi l'instruction et les bonnes conditions morales et intellectuelles des troupes; c'est là *soigner* le soldat dans le meilleur esprit moderne. N'est-il pas permis d'entrevoir, dès à présent, qu'entre deux armées de forces et d'aptitudes de guerre égales, celle où l'intelligence dans la discipline sera le plus développée, où l'organisation sera le plus libéralement nationale, aura les meilleures chances, ne fût-ce que par la nécessité pour les chefs d'y donner des preuves d'autant plus sérieuses de capacités personnelles?

» Qu'on nous pardonne une digression qui se rattache au général Jomini par la nouvelle sanction que la guerre d'Italie a donnée à ses prévisions et aux règles de l'art qu'il a si énergiquement glorifiées et popularisées. Pendant l'armistice de Lusigny, l'empereur Napoléon dit au prince de Lichtenstein: « Que faites-vous de Jomini; est-il compris chez vous? S'il avait eu une santé plus forte, il serait devenu maréchal de France. » Si l'officier suisse est aujourd'hui général en chef russe, aide-de-camp de l'Empereur, il n'en est pas moins l'écrivain de la grande épopée militaire française dont M. Thiers a agrandi le cadre historique et politique.

» Jomini est Européen par ses œuvres. Accablé d'infirmités, mais encore plein d'énergie, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, il est revenu chercher en France un climat plus doux et des liens de famille. Comme tous les chefs d'école, il a fait plus d'un élève parmi les généraux ses contemporains. Dans le nombre n'oublions pas son ancien aide-de-camp, le général Koch (1), associé à ses travaux historiques et connu par plusieurs ouvrages justement estimés. D'autres ont reconnu lui devoir leurs succès; quelques-uns se sont montrés vis-à-vis de lui plus jaloux que reconnaissants. Deux jeunes écrivains didactiques, formés par ses enseignements, se font remarquer dans les deux petits pays du continent où la neutralité offre à la science l'asile le plus affranchi de responsabilité politique. M. le capitaine van de Velde en Belgique et M. le major Lecomte en Suisse rédigent non-seulement deux revues militaires répandues, mais ils se sont fait connaître encore, l'un et l'autre par de nombreuses publications sur les guerres de Crimée et d'Italie, et sur les questions qui préoccupent aujourd'hui tous les militaires éclairés; on re-

(1) Le savant auteur de l'*Histoire de la campagne de 1814*, de la *Tactique* du marquis de Tarnay et des *Mémoires de Masséna*, est mort général en 1861. Il a été longtemps un des principaux collaborateurs du *Spectateur*.

trouve chez ces deux infatigables disciples le feu sacré qui leur a été transmis, avec les meilleurs et les plus solides principes du maître.

» En attendant les Mémoires du général Jomini, qui jetteront une vive lumière sur les hommes et les choses de notre temps, nous avons résumé ce qu'il a été permis à M. le major Lecomte de leur emprunter, pour l'explication complète de l'acte violent qui conduisit le chef d'état-major du maréchal Ney sous un autre drapeau que celui de la France. Après ces explications, on reste convaincu que sans la persistance du mauvais vouloir du major-général, sans l'inqualifiable affront après Bautzen, Jomini, avec la fidélité qui a toujours caractérisé les Suisses, eût suivi l'empereur Napoléon jusqu'à la dernière heure, aussi clairvoyant et attristé sur les fautes, qu'il avait été enthousiaste admirateur de l'homme de guerre sans pareil.

» En nous associant à la pensée élevée de l'ouvrage de M. Lecomte, nous remplissons un devoir vis-à-vis d'un illustre compatriote et de l'homme de cœur, heureux et certain de voir le général Jomini, au terme d'une longue et orageuse carrière, y trouver le prix mérité et recueillir de ses grands travaux des fruits sans arrière-goût d'amertume.

» J. HÜBER - SALADIN,
» colonel-fédéral. »

NÉCROLOGIE.

Un des hommes les plus marquants du Tessin et de la Suisse, M. le colonel fédéral Luvini-Perseghini, est décédé il y a quinze jours, à Lugano. Ses funérailles ont eu lieu dans cette ville avec une pompe inusitée, témoignant hautement de l'affection et de l'estime générales que ses concitoyens lui avaient vouées.

Le colonel Luvini a joué un grand rôle militaire et politique dans les événements du Sonderbund, et il fut l'un des principaux moteurs des mesures d'exécution contre la ligue des sept cantons séparatistes. Il siégea au Conseil fédéral de la guerre, et comptait au nombre des députés à la diète les plus influents. Il commanda plusieurs réunions de troupes avec distinction; mais il fut malheureux au début de la campagne de 1847; il se laissa surprendre à Airolo, et il eut peine à reconquérir la faveur dont il avait joui jusqu'alors auprès de l'armée. Mais il montra en maintes circonstances qu'on ne pouvait pas plus contester son courage que sa haute intelligence; et ce fut avec la pointe de son sabre qu'il mit fin aux sarcasmes dont son échec d'Airolo était trop souvent l'objet.

Le colonel Luvini a été longtemps à la tête des autorités de son canton, et il a beaucoup contribué à faire des troupes tessinoises ce qu'elles sont aujourd'hui, c'est-à-dire un des fleurons de l'armée fédérale.

Bien déchu, depuis deux ans, par la maladie, Luvini avait gardé toute sa vivacité de sentiments patriotiques et militaires. Si la patrie eût été en danger, on l'eût